

CHAPITRE PREMIER

Depuis plus de quatre mois, c'était le calme plat. Mme. Atomos semblait avoir disparu en même temps que Smith Beffort et Mie Azusa, et certains pensaient que la sinistre Japonaise avait renoncé à réduire en cendres les Etats-Unis.

Cela était évidemment l'opinion du grand public. Les spécialistes, James Edward Evans, Yosho Akamatsu, le docteur Alan Soblen et bien d'autres savaient que ce calme risquait fort d'être celui qui précède la tempête.

Ce jour-là, Soblen pénétra en trombe dans le bureau de James Edward Evans, plaqua le télégramme sur la table de travail, et dit en souriant :

– Ça y est, c'est un garçon !

J.E.E. lâcha un soupir.

– Pas trop tôt, grogna-t-il, je me demandais si Mie allait réussir à accoucher avant que Mme. Atomos ne retrouve sa trace ! Bon sang ! c'est un grand jour, docteur !

Son sourire s'effaça, et il ajouta lugubrement :

– Même si le fils de Beffort est français !

– Ne dites pas de bêtise. Smith est américain, Mie aussi puisqu'ils sont mariés, et le petit Robert l'est également. D'ailleurs, n'oubliez pas qu'il est né à l'hôpital américain de Neuilly !

J.E.E. acquiesça sans enthousiasme. Pour lui, un couple d'Américains devait fabriquer son enfant aux Etats-Unis.

– Ce Robert, dit-il du bout des lèvres, il est de quelle couleur ?

Soblen en resta muet. J.E.E. alluma un cigare.

– Quoi ? Vous paraissez surpris et il n'y a pas de quoi. Mie est japonaise...

– Et vous avez peur que le petit ne soit jaune !

– En tant que futur parrain, j'ai le droit ferme de m'inquiéter de la chose !

Soblen croisa les bras. Soudain, il était de méchante humeur.

– Qui vous a dit que vous seriez son parrain ?

– Personne, mais cela me revient tout naturellement !

– Du tout, du tout, fit énergiquement Soblen, je connais Mie et Smith depuis plus longtemps que vous...

J.E.E. leva une main apaisante.

Attendons plutôt que Smith revienne. Inutile de nous disputer, docteur. D'autant plus que personne ne nous a rien demandé et qu'il se pourrait fort qu'un troisième larron soit également sur les rangs ! Quand Smith et sa petite famille doivent-ils quitter la France ?

Soblen s'assit, essaya ses lunettes.

– Je ne sais pas, avoua-t-il mornement. Depuis qu'il est là-bas, Smith est devenu un personnage très mystérieux. Nous n'avons jamais pu obtenir son adresse, et les fonds que nous lui avons fournis lui parvenaient par l'intermédiaire d'une banque...

– Sa fameuse force Dragon Vert ?

Soblen secoua le front.

– Pas de nouvelles. Vous savez que Smith désirait avant tout éviter que Mme. Atomos ne sache qu'il était en France. Pour cela, il a pratiquement rompu les ponts avec nous...

– D'accord, mais il a atteint son but, objecta J.E.E. Si le monde n'entend plus parler de Mme. Atomos depuis quatre mois, on peut dire que c'est grâce à lui ! Personnellement, je donne un grand coup de chapeau ! Enfin, nous savons malgré tout que Mie a accouché dans la région parisienne ?

Soblen eut un rictus, posa son doigt sur le télégramme.

– Smith dit simplement ceci : *Robert Smith Beffort, né ce jour à l'hôpital américain de Neuilly, et vous pouvez être sûr que s'il a pris le risque d'indiquer l'endroit de sa résidence, c'est parce qu'il comptait en changer rapidement !*

– Si bien qu'il pourrait parfaitement être revenu aux Etats-Unis ?

Soblen haussa les épaules, ramassa son feutre.

– Impossible de le savoir. Nous pouvons supposer n'importe quoi... En tout cas, sa méfiance est justifiée. Actuellement, Mme. Atomos doit remuer ciel et terre pour les retrouver, lui et sa femme. Franchement, je ne voudrais pas être à leur place.

Il tendit la main, ajouta :

– Maintenant, il faut que j'aie travailler un peu. Si vous avez du nouveau, vous pouvez m'appeler au labo.

J.E.E. serra la main tendue.

– Je n'y manquerai pas, docteur, soyez tranquille.

Soblen quitta le bureau, descendit les deux étages, sortit enfin du bâtiment fédéral. Il traversa, gagna le parking payant où stationnait sa voiture, s'installa sous le volant.

Ce fut en mettant le contact que ses doigts rencontrèrent une étroite bande de papier coincée dans la tirette. Soblen la déroula et lut :

Attention, doc, restez indifférent car vous êtes probablement surveillé par un ou plusieurs membres de l'organisation Atomos. Je suis aux Etats-Unis depuis 15 jours. Mie est avec moi ainsi que notre fils. Le télégramme que vous venez de recevoir n'était destiné qu'à lancer Mme. Atomos sur une fausse piste. Prenez, immédiatement, et sans prévenir quiconque, le chemin de l'aéroport Kennedy. Votre avion à destination de Saint-Louis, Missouri, décolle dans 20 minutes. Le billet et la réservation sont dans le coffre à gants. A Saint-Louis, prenez un taxi et faites-vous conduire au Midwest Stock Exchange (319 N. 4th Street). Là, l'un de mes hommes vous prendra en main. A bientôt, doc. La force Dragon Vert vous attend !

Soblen froissa le papier, le roula en boule et l'avalait discrètement. Ensuite, il lança son moteur, vérifia dans le même geste que le billet et la réservation se trouvaient effectivement dans le coffre à gants, puis il démarra.

Saint-Louis n'était qu'à 1.545 kilomètres de New York. Avec un jet, il y serait très exactement dans 2 heures 15 minutes...

L'avion se posa dans le temps prévu sur l'aéroport municipal de Lambert-Saint-Louis, situé à 21 kilomètres au nord-ouest de la ville. Soblen descendit la passerelle, mains aux poches, traversa le hall et prit un taxi. Cinquante minutes plus tard, il débarquait sur le trottoir bordant le Midwest Stock Exchange et attendit.

Autour de lui, il y avait beaucoup de monde. Trop pour qu'il soit en mesure de détecter un éventuel guetteur. Smith Beffort lui avait d'ailleurs dit que l'un de ses hommes le prendrait en main, ce qui interdisait à Soblen toute initiative. Dix minutes passèrent, puis un petit homme maigre, qui tenait sous son bras un paquet de journaux allemands, le *Deutsche Wochenschrift*, le frôla en murmurant :

– Entrez dans le bâtiment et sortez par l'autre porte...

Soblen laissa s'écouler quelques secondes avant de franchir le seuil du Stock Exchange, se retrouva dans une ambiance extraordinairement agitée, parmi les groupes vociférant devant les tableaux où s'inscrivaient les dernières cotes des valeurs boursières. Soblen se faufila le long de la cloison centrale, chercha la sortie que lui avait recommandée le faux vendeur de journaux, la trouva sans trop d'efforts à l'extrémité de la galerie sud. Il s'agissait d'une porte étroite, probablement peu utilisée. Soblen essaya la poignée et le battant pivota instantanément. Le docteur pénétra dans un couloir, se trouva face à un homme dont le visage était couturé de vieilles cicatrices.

– Continuez tout droit, docteur, souffla l'inconnu en refermant la porte à laquelle il donna un tour de clef.

Soblen opina, s'éloigna à grands pas, déboucha dans une rue située derrière le Stock Exchange.

– Docteur Soblen, par ici !

L'appel provenait d'une Mercury grise dont la portière était grande ouverte. Soblen s'engouffra dans la voiture, claqua la portière et s'effondra sur le siège. La Mercury démarra brutalement, vira sèchement au carrefour suivant, se mit à filer sur une avenue peu encombrée qui conduisait certainement vers la sortie ouest de la ville. Soblen jeta un coup d'œil sur le pilote, se dit aussitôt qu'il avait une tête assez patibulaire.

– Vous n'avez pas été suivi, docteur ? fit l'homme du coin de la bouche.

– Je ne crois pas... mais même si quelqu'un me pistait, j'ai l'impression qu'il doit être loin maintenant ? Où allons-nous ?

L'homme ne répondit pas directement.

– Je m'appelle Sammy, dit-il d'un ton traînant, et je suis chargé de vous poser quelques questions.

Soblen remarqua alors qu'il conduisait d'une main. L'autre disparaissait sous le pan de son veston qu'une bosse significative déformait.

– Je vous en prie...

– Premièrement, pouvez-vous me dire quel était le numéro de votre chambre à l'hôtel Hilton de Palm Beach ?

– 302, répondit Soblen sans hésiter.

– Deuxièmement, dites-moi quel était le texte exact de la carte de visite ?

– La carte de visite ? vous ne pouvez pas être plus clair ?

Sammy lui dédia un coup d'œil oblique, ses mâchoires se durcirent tandis que l'arme qu'il dissimulait sous son veston effectuait un brusque déplacement vers le ventre de Soblen.

– La carte de visite, répéta-t-il froidement. Soblen plissa le front.

– A ma connaissance, dit-il, Beffort ne peut attacher d'importance qu'à une seule carte de visite. Si je ne me trompe pas, son texte était celui-ci : *Mie Azusa. Public relations manager, Southern United States...*

Sammy se détendit un peu.

– Troisièmement, docteur, combien y avait-il de témoins dans le magasin de Toubinsky Junior après le départ du jeune coursier et avant l'arrivée de la civière ?

Soblen demeura bouche bée, et une bouffée de sang lui monta au visage. Cette question exigeait une réponse précise se rapportant à des faits vieux de plus de trois ans !¹

– Dites, protesta-t-il, vous ne croyez pas que vous abusez un peu ?

Sammy resta de marbre.

– Répondez, docteur. Si vous êtes bien en parfaite possession de vos moyens, vous devez vous souvenir !

Soblen comprit subitement que le test s'imposait effectivement. Smith Beffort se méfiait terriblement, exigeait des réponses précises au sujet d'événements particuliers auxquels lui-même et Soblen avaient seuls assistés... Absent depuis plus de quatre mois, Beffort voulait s'assurer que Soblen n'avait pas été enrôlé de force dans l'organisation Atomos !

Soblen fit un effort de mémoire.

– Il me semble que les témoins étaient sept. Quatre femmes et trois hommes... Le jeune coursier se nommait Jack Uron, ou Uri, je ne sais plus exactement.

– Jack Urey, rectifia Sammy avec un sourire. Docteur, M. Beffort ne se trompait pas lorsqu'il prétendait que vous aviez une sacrée mémoire !

Soulagé, Soblen soupira.

– A présent, pouvez-vous m'en dire plus ?

Sammy grimacha.

– Cela ne servirait à rien, docteur. Examinez plutôt ceci.

D'un geste rapide, il dégageait une arme de son veston, la tendait à Soblen. Ce dernier la prit, constata derechef que son poids était remarquablement léger. Apparemment, c'était une arme à feu. Cependant sa forme comportait quelques différences assez surprenantes. Ainsi, le chargeur était remplacé par un réservoir transparent dans lequel clapotait un liquide épais, oléagineux, et la détente n'était qu'un bouton rouge à la surface striée. Le canon, très mince, ressemblait à un chalumeau, se terminait par une espèce de pomme d'arrosoir comportant des milliers de microscopiques perforations. L'ensemble mesurait environ 20 centimètres, pesait sûrement moins de 500 grammes.

– Qu'est-ce que c'est ? fit Soblen intrigué.

– Un pistolet paralysant, docteur, indiqua calmement Sammy. Il fige sur place, pour une durée de 60 minutes, tout être humain évoluant à une distance inférieure à 300 mètres.

Soblen sourit.

– Ainsi, Smith a réussi ! Voici enfin une arme capable de rivaliser avec les diaboliques inventions de Mme. Atomos...

C'était un cadeau du destin, mais Soblen n'oubliait pas que cette arme provenait de la panoplie de la sinistre Japonaise, que Beffort et Mie ne lui avaient échappé que de justesse après l'incendie partiel de l'hôtel Governor Clinton à New York. Quatre mois auparavant, le couple, traqué par l'organisation Atomos, avait en effet pu embarquer in extremis dans un Boeing de la Pan American à destination de Paris. Depuis, Mme. Atomos semblait avoir renoncé à poursuivre son implacable vengeance contre les Etats-Unis pour consacrer son temps à capturer de nouveau Mie Azusa, ex-Miss Atomos, qu'elle pourchassait depuis

¹ Voir : *La sinistre Mme. Atomos* dans *La Saga de Mme. Atomos (Tome 1)*.

des mois. Mais ceci ne durerait pas éternellement. Tôt ou tard, Mme. Atomos reprendrait ses attaques, car c'était finalement le meilleur moyen d'obliger Smith Beffort à se découvrir.

– Nous arrivons, fit Sammy.

Depuis un moment, la voiture roulait en pleine campagne.

– Ou sommes-nous ? s'enquit Soblen.

– Quelque part à l'ouest de Saint-Louis, docteur. Dans l'état actuel des choses, il vaut mieux que vous ne connaissiez pas l'emplacement exact de notre base.

La Mercury vira soudainement dans un étroit chemin forestier, poursuivit sa course entre les arbres. Peu après, elle débouchait dans une clairière noyée au centre d'une épaisse végétation et où ne s'amorçait aucun autre chemin. Sammy traversa la clairière à toute allure, se dirigea sans hésiter sur un buisson compact. Le choc paraissait inévitable.

– Attention ! cria Soblen.

La Mercury s'enfonça dans le buisson sans dommage, se retrouva dans un tunnel faiblement éclairé.

– C'était un faux buisson, docteur, expliqua Sammy d'une voix indifférente.

Soblen se décontracta, un peu honteux de son émotivité. Il comprenait que Beffort avait complètement changé ses méthodes traditionnelles pour adopter plus ou moins celles de Mme. Atomos. Le faux buisson, le tunnel, le pistolet paralysant, tous ces hommes inquiétants qui servaient la force Dragon Vert...

La Mercury stoppa brusquement au milieu du tunnel toujours aussi désert. Soblen regarda autour de lui, demanda :

– Que se passe-t-il ?

– Rien, docteur, nous passons simplement l'examen d'entrée. Actuellement, une caméra incorporée au sol filme certaines indications gravées sur le châssis de cette voiture. Au cas où la codification ne serait pas la bonne, un fusil paralysant ouvrirait le feu et nous réduirait à l'impuissance...

Soblen pinça les lèvres. Décidément, Smith Beffort adoptait de plus en plus les méthodes de Mme. Atomos ! Soudain, la Mercury frémit, pivota d'un quart de tour et s'enfonça rapidement dans un puits aux parois bétonnées. Après une descente d'une dizaine de mètres, elle fut poussée sur un chariot métallique, dirigée comme un vulgaire colis sur une plate-forme exposée à la lumière aveuglante d'une batterie de projecteurs.

– Descendez, docteur, intima Sammy.

Soblen mit pied à terre en protégeant ses yeux, se retrouva sur un tapis roulant qui l'entraîna à 40 kilomètres-heure. Soblen se cramponna à une barre d'appui en maugréant, regarda défiler les parois d'un autre tunnel, fut brusquement éjecté dans une salle carrée. Il fit quelques pas en titubant, fut cueilli sous les aisselles par J.E.E. et Smith Beffort.

– Salut, doc, lança joyeusement ce dernier, content de vous revoir !

Soblen se dégagea avec mauvaise humeur, pointa son index sur J.E.E. hilare.

– Ainsi, vous étiez dans le coup ! s'exclama-t-il indigné.

– Ne soyez pas fâché, doc, intervint Beffort, J.E.E. était à l'abri d'une éventuelle opération Atomos alors que vous-même et Akamatsu étiez des proies toutes désignées. Je ne pouvais prendre le risque de vous mettre dans la confidence. D'autre part, vous devez bien penser que je n'ai pas construit cette base tout seul !

– Tout de même, grommela Soblen, vous auriez pu m'employer pour vos recherches sur le rayon paralysant !

Beffort lui serra amicalement le bras et dit gravement :

– Sans que vous le sachiez, votre rôle fut beaucoup plus important, doc. Grâce à vous, qui étiez sans trêve surveillé par des membres de l'organisation Atomos, nous connaissons dès maintenant l'un des repaires de notre mortelle ennemie ! Venez, je vais vous expliquer...